



Le Journal des Amis des Musées de Bourges

Janvier 2023

N° 26 : La vie de l'Association : Voyages, Conférences, Ateliers

EDITORIAL

C'est bien reparti

Temps maussade, routes verglacées, nuit noire en milieu d'après-midi, brrr !, les frimas des derniers jours n'incitent guère à voyager, à sortir pour assister à des conférences On reste calfeutré chez soi, devant la cheminée pour les plus chanceux d'entre nous, en attendant des jours meilleurs. Ces banalités n'ont pas lieu d'être pour les Amis des Musées de Bourges. Les voyages font le plein et presque 100 personnes ou plus sont toujours présentes aux conférences. Le nombre de manifestations ne cesse de croître et le plus difficile est finalement de faire des choix, car il y en a pour tous les goûts.

L'association connaît son âge d'or et la période devient foisonnante. La réussite est là. Alors, il est temps pour moi de prendre du recul ; la concurrence, les "face à face" ne pourraient pas avoir raison d'un groupement inventif et productif, comme il le fut rarement. Les propositions d'activités offertes aux adhérents rayonnent et sont enthousiasmantes.

En quittant la présidence je souhaite que les eaux agitées des crises, internes ou externes, soient définitivement obsolètes. Ce fut mon combat des années passées, avec une certaine réussite, je crois.

Longue vie à l'Association des Amis des Musées de Bourges.

Le Président
Jean-Claude GARTIOUX

Billet d'ambiance

Evoquons un peu les musées de Bourges dont on n'a peut-être jamais autant parlé que depuis qu'ils sont fermés. Un numéro spécial du journal leur a été consacré en novembre 2022 pour expliciter les raisons des deux premières fermetures. Depuis, les choses ont encore évolué puisque les deux autres musées sont fermés depuis le 1^{er} janvier 2023. Florence Margo-Schwoebel, directrice des musées et du patrimoine historique et Anna Moirin son adjointe, sont venues le 9 janvier, en réunion ouverte aux adhérents, expliquer les raisons de ces nouvelles fermetures mais surtout montrer tout ce qu'elles avaient entrepris et les missions et tâches extrêmement importantes et délicates qu'il leur convenait d'accomplir. En effet, bâtir un projet scientifique et culturel (PSC) repose d'abord sur une analyse de l'existant, un diagnostic complet découlant de l'inventaire et du récolement des collections. Comme dans beaucoup d'autres musées, ce récolement entrepris il y a plusieurs années a pris du retard et son réexamen montre des approximations ou des erreurs d'attribution qu'il faut évidemment corriger.

En parallèle à ce travail de recensement sont ébauchées les lignes qui vont diriger le projet de restauration. Il est clair que la présentation muséographique, ainsi que la répartition entre les différentes destinations des lieux, qui correspondent à l'époque où elles ont été conçues (il y a 50 ans), sans doute à la pointe

de l'actualité à ce moment, sont aujourd'hui décalées par rapport à nos aspirations et aux besoins de la société. Les visiteurs potentiels, ayant une meilleure connaissance de l'art et des musées, peuvent avoir plus d'exigences mais il y a aussi une population qu'il faut attirer, qui se croit éloignée de la culture, pour qui un musée reste un lieu mystérieux et « pas fait pour elle ». Ce sont donc tous ces paramètres qu'il convient de prendre en compte, à quoi s'ajoutent les objectifs d'écologie, de fonctionnement économique, de développement durable, d'un accueil plus attrayant et offrant plus de services. Et puis, ne nous voilons pas la face, les contraintes budgétaires vont largement peser sur les choix définitifs. Appelons de nos vœux des musées ouverts à tous dans un esprit moderne et dans une réalisation optimisée.

L'Association des Amis des Musées a toujours soutenu les musées, déplorant parfois la vétusté des locaux, les dispositions vieillottes des lieux d'accueil ou de confort. Mais le rôle des amis se mesure encore plus lorsque les conditions sont difficiles et nous soutiendrons les démarches, essayant de faire valoir les idées et les attentes qui sont celles de nos adhérents : des visiteurs éclairés et attentifs, tout comme ceux moins versés dans la connaissance de l'art.

Et, si vous le voulez bien, notre devise pourrait être : « Nos musées sont fermés, mais ils sont en devenir ».

Pierrette Tisserand

SOMMAIRE

P1 : Editorial ; Billet d'ambiance

P2 : L'empire des crinolines, conférence

P3 : Molière, conférence

P4 : Rosa Bonheur, visite

P5 : Munch, exposition

P6 / 7 : Voyage au Portugal ; Bibliographie

P8 : Musée Carnavalet, visite

P9 : Samaritaine et Exposition Art déco,

P10 : Fiche technique la Tapisserie

P 11 : Châteaux de Langeais et d'Azay-le-Rideau visite

L'Empire des crinolines, conférence par Karin de Cassini, le 21 septembre 2022

C'est Karin de Cassini, avec *L'empire des crinolines*, qui a inauguré la nouvelle saison de conférences. Contrairement à ce que le titre peut laisser entendre, il ne s'agissait pas d'un sujet réservé aux dames. Il fut beaucoup question d'Empire. Le propos de la conférencière avait été nourri de sa connaissance de deux expositions : l'une s'était tenue au Palais Galliera en 2009 et l'autre au musée d'Orsay en 2016. Cette dernière, intitulée *Spectaculaire Second Empire*, aurait pu servir de sous-titre à la conférence.

Karin de Cassini commença naturellement par procéder à quelques rappels historiques, s'attarda sur Napoléon III, élevé dans l'esprit de reconquête du pouvoir, puis sur son épouse, Eugénie de Montijo. Dans cette perspective, les tableaux académiques de Bouguereau ou de Gérôme concourent à entretenir le culte impérial dans une aura prestigieuse. On peut même parler pour *Les inondés de Tarascon* d'un véritable tableau de communication.



Napoléon III fut également l'homme de la modernité, des grands travaux d'Hausmann qui métamorphosèrent la capitale, du chemin de fer qui, tissant inexorablement sa toile, bouleversa tout le pays, des grandes expositions universelles qui dévoilaient au monde des innovations prometteuses. Ce fut, pour l'auditoire, l'occasion de revoir des œuvres comme *Le pont de l'Europe* peint par Caillebotte, l'un des nombreux artistes qui s'étaient enthousiasmés pour le modernisme de l'époque.

Quel rapport avec les crinolines ?

L'essor industriel sans précédent ainsi que la spéculation immobilière permirent à certains d'amasser des fortunes. Sachant que la réussite récente éprouve un besoin impérieux de s'afficher, les parures des dames y concourraient, qu'il s'agisse des bijoux des maisons Froment-Meurice, Cartier, des parfums Guerlain ou des spectaculaires et volumineuses crinolines que chacune se devait d'arborer à l'occasion des innombrables bals donnés sous le second empire. Paris



confirma, à cette époque, qu'elle était toujours la capitale du luxe tout en se montrant capable d'innovations. Ainsi naquirent la haute couture mais également les grands magasins.

Toutes ces tendances se retrouvent dans la peinture. Ces dames, légitimes ou non, étaient représentées en pied et en grand apparat par Ingres (*Portrait de Mme Mottessier*),



← Monet (*Portrait de Mme Gaudibert*), Winterhalter (*Portrait de l'Impératrice Eugénie*) ...

Paris était en représentation.



La chute de l'empire, avec la défaite de Sedan, sonna le glas des crinolines qui furent à leur tour remplacées par d'autres extravagances avant que l'histoire ne se charge, périodiquement et dans la douleur, de remodeler les mentalités, de laisser émerger de nouvelles aspirations et, par voie de conséquence, de nouvelles représentations. Ainsi va le monde.

Hélène Gravelet

Molière et le théâtre au XVIIème siècle, par Fabrice Conan, le 5 octobre

Cette conférence atypique a attiré un nombre important d'auditeurs, qui ont par ailleurs pu apprécier les talents de comédien de F. Conan (une tirade entière du Cid de Corneille en français d'époque avec accent et gestuelle !). C'est avant tout des grands spectacles dont il a été question au cours de son exposé.

Après la mort de Mazarin (1662), le jeune roi soleil veut non seulement éblouir la cour et les ambassadeurs, mais aussi mettre en avant ses talents de musicien et danseur.

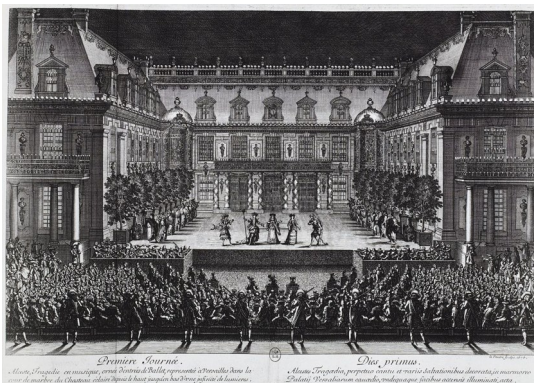


De la rencontre et collaboration à partir de 1660, des deux Jean Baptiste, Molière et Lully, sont nées la comédie-ballet (*L'amour médecin*, *Les amants magnifiques*, *Le bourgeois gentilhomme* ...) puis la tragédie lyrique. Ces spectacles complets, longs, qui comportent une ouverture musicale, cinq actes entrecoupés de chants (chœurs surtout) et ballets (qui ne sont pas forcément en phase avec le texte), font une place de plus en plus importante à la musique.

Leur étroite collaboration cesse en 1672 : l'étoile de Molière pâlit, celle de Lully est au firmament. Il obtient le monopole sur toute la musique et le chant qu'il va régenter jusqu'à son décès en 1687 (par septicémie sur gangrène du pied). Les textes du librettiste Philippe Quinault avec qui Lully collabore, ne font pas d'ombre à Molière !

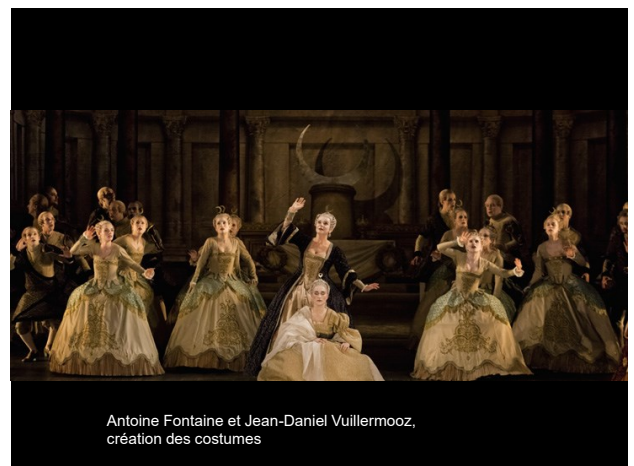
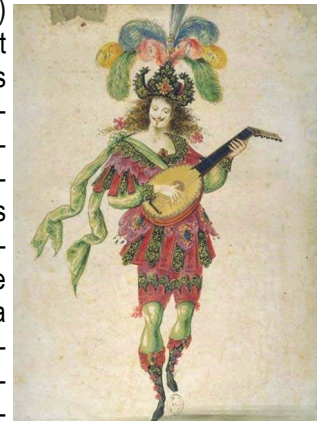
Lully de dix ans le cadet de Molière, né à Florence est amené à Paris par le duc de Guise à l'âge de quatorze ans pour donner des leçons d'italien à la duchesse de Montpensier qui, le trouvant trop laid, l'exile en cuisine. C'est là que ses talents de chanteur, musicien (violon et clavecin) et danseur sont remarqués. En 1659 il devient premier compositeur du roi.

Il existe encore très peu de salles pour les spectacles (trois à Paris), qui sont donnés dans des espaces créés pour l'occasion ou des jeux de paume.



A Versailles, l'opéra royal n'est inauguré qu'en 1770. Lors des grandes fêtes, les spectacles se déroulent dans les jardins. Ces lieux sont peu pratiques, tout en longueur, difficiles à éclairer. La scène est profonde, encombrée par une multitude de décors, qui sont de plus en plus nombreux, beaux, sophistiqués, afin de donner du merveilleux. Toute la machinerie pour mobiliser les décors est bruyante et nécessite la présence d'un nombre important de machinistes (issus de la marine). Le public, qui paye à l'acte, est placé au parterre où il reste debout, au balcon où il est assis et sur l'avant-scène : là sont les meilleures places car on est assis, proche des comédiens qui sont souvent gênés par sa présence, et vu car en pleine lumière.

Les comédiens (pour le théâtre) et les acteurs (pour le chant) sont en permanence confrontés à ces difficultés que sont le bruit, l'éclairage médiocre et le manque d'espace. Il leur faut déclamer et soutenir le texte par de grands gestes utilisant tout le corps (le geste desine et la voix colore). On retrouve ces gestes dans la peinture et la sculpture, ainsi que chez les avocats et les prêtres. Ils s'aident également du maquillage pour renforcer l'expression des passions et sentiments. Les costumes confectionnés par les comédiens sont très riches, très ornés, sans aucune recherche de véracité par rapport aux personnages ni aux siècles de l'intrigue : ils restent un plaisir pour l'œil.



Antoine Fontaine et Jean-Daniel Vuillermooz, création des costumes

Ces spectacles grandioses sont les témoins d'une époque. Remonter à notre époque de telles productions à l'identique semble être une véritable gageure du fait du coût, des décors, de la machinerie, des costumes, du jeu d'acteur et du texte.

Laurent Martin-Saint-Léon

Edvard Munch (1863 – 1904) - Exposition au musée d'Orsay le 18 octobre « Un poème de vie, d'amour et de mort »

Dans l'esprit de chacun, à l'évocation de Munch, jaillit instantanément *Le Cri* mais on aurait tort de réduire l'œuvre d'un artiste particulièrement prolifique à un seul tableau, fût-il devenu une icône de l'art moderne au point qu'il ne quitte plus le musée d'Oslo.

La vaste exposition parisienne propose un foisonnement de peintures, dessins, gravures – il en a légué des milliers à sa ville d'origine – qui immerge littéralement le visiteur dans l'univers de Munch. Elle est organisée de la manière dont il a conçu son œuvre, en mettant en résonance par cycles ou thèmes, les réalisations qu'il a inlassablement retravaillées afin de les rendre plus intelligibles, dont il a produit de nombreuses variantes. Il a non seulement utilisé différentes techniques mais également approfondi ses sujets, les a actualisés, déplacés dans d'autres situations, d'autres lieux.

Les passions de l'âme, structurées dans *La Frises de la vie* représentent l'essence même de son œuvre, détachée de l'apparence. Dans son esprit, vie, amour et mort sont entremêlés.

En témoigne, entre autres, le tableau *Métabolisme*. Un



arbre de vie de part et d'autre duquel se situent Adam et Eve puise ses racines dans la mort. Les représentations des amours toxiques et de la mort tiennent une grande place

(*Vampire*, *L'Enfant malade*). La solitude est également souvent traitée par l'intermédiaire de personnages figés dans des décors sans vie (*Mélancolie*).



Tout concourt à exprimer l'intériorité tourmentée de l'artiste, ses angoisses existentielles nourries par un passé familial douloureux et avivées par l'abus d'alcool et de drogues. Réalité et hallucinations se mêlent. Dans *Le Désespéré*, personnage au visage sans traits, penché au-dessus du vide, les éléments du *Cri* sont déjà en place : la diagonale incisive, les lignes ondulées de la baie de Cristiania et du ciel rouge sang.

Un passage du journal de Munch – qui commente parfois ses œuvres -- explicite ce cri. Au crépuscule « le ciel devint tout à coup rouge, couleur de sang (...) le fjord d'un noir bleuté (...), tandis que je tremblais d'angoisse, je sentis que la nature était traversée par un long cri infini ».



Cependant, il arrive que ses toiles arborent des couleurs vives et lumineuses comme *Les jeunes filles sur le pont*, car la joie, même s'il l'expérimente peu, fait partie du cycle de la vie.

Après un internement volontaire en 1907-1908, on assiste à une régénérescence. *Les Baigneurs*, des

athlètes au pas énergique, émergent de l'eau dans la lumière. Leur aspect tranche avec les portraits d'amis et surtout les autoportraits antérieurs. Des tableaux tels *Vers la lumière* ou *Le Soleil*, rayonnent au travers d'une palette flamboyante.



Si le succès fut un peu long à venir et s'il se heurta plus d'une fois à l'incompréhension de la critique qui lui reprochait d'exposer des ébauches, Munch vécut confortablement de son art et fut honoré de son vivant, d'abord à l'étranger puis en Norvège, son pays natal.

Au contact de nombreux courants artistiques dans les beaux-arts et, au-delà, dans le monde du spectacle, Munch qui, toute sa vie s'est affranchi des conventions picturales, a su renouveler son art, élaborant une œuvre puissante, d'une grande cohérence, un univers qui happe le visiteur pour peu qu'il consente à franchir la barrière de l'apparence et à se perdre dans les passions de l'âme, sujet éternel mais traité ici de façon unique.

H. G.

Métabolisme

Sur les vagues de l'amour



Une journée avec Rosa Bonheur le 18 novembre 2022

Une fois n'est pas coutume, les Amis des musées ont pu passer une journée entière dans l'univers de Rosa Bonheur (1822-1899), le matin en visitant l'exposition qui lui était consacrée au musée d'Orsay, l'après-midi au château de By, à Thomery, où elle vécut ses quarante dernières années

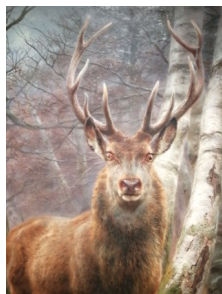
On dit souvent que les orientations d'une vie sont en germe dès l'enfance. Il semble bien que ce soit le cas de cette pionnière discrète et incomparable artiste. A 11 ans, elle voit sa mère mourir d'épuisement pour assurer, par son travail, la subsistance de ses 4 enfants qu'un père artiste-peintre irresponsable avait abandonnés afin de suivre sa propre voie sans entraves. Marquée par ce drame, elle décidera de ne jamais se marier et de ne pas avoir d'enfants. Elle mènera jusqu'à son dernier souffle une vie de liberté et d'indépendance. Par ailleurs, elle s'accomplira en conjuguant ses deux passions pour les beaux-arts et les animaux.

L'enseignement de l'Académie étant fermé aux jeunes filles, c'est son père repenté qui se charge de son apprentissage. A 14 ans, l'élève a déjà dépassé le maître et se retrouve copiste au Louvre. Elle s'initie aux plus grands chefs-d'œuvres tout en réalisant dessins et esquisses qu'elle vend sans difficultés. C'est elle qui subvient aux besoins de la famille.



Père et fille exposent au salon officiel mais c'est Rosa qui est remarquée. Ses *Deux lapins* saisis alors qu'ils s'approprient à grignoter carottes et navet sont extraordinaires de réalisme, une représentation photographique et un rendu flamand qui relèvent de la perfection. Pour elle, qui travaille du matin

au soir avec une infinie patience, le dessin est essentiel en ce qu'il permet de capter la spontanéité et, par conséquent, de restituer l'authenticité du sujet choisi, qu'il appartienne au monde sauvage (oiseaux, renards, cerfs, lions, mustangs ...), aux bêtes de somme



(bœufs, chevaux de trait ...) ou aux animaux de compagnie. Avec elle, ils ont une âme qui se fait jour dans leur regard : il nous fait pénétrer dans la toile et vivre leur condition. Chacun est individualisé, doté d'une personnalité particulière. Sans être idéalisé, l'animal est toujours mis en valeur en pleine lumière. Ce sont les bouviers, les maquignons, les bergers qui sont esquissés. Non que Rosa Bonheur ne sache

peindre un portrait, comme en témoigne celui d'un *Berger landais*, une petite huile de 27x24cm. Aux animaux les grands formats jusqu'alors réservés aux scènes historico-mythologiques du grand genre. Les dimensions de ses *Marché aux chevaux* vont jusqu'à 5m x 2,44m ! et lui permettent une mise en scène quasi cinématographique.

Avant cet accomplissement, elle avait volé de succès en succès : médaille de 1^{re} classe en 1848, médaille d'or l'année suivante. Elle est célébrée aussi bien par les professionnels que par le public. Elle voyage en France et à l'étranger où elle présente un certain nombre de ses toiles et trouve de nouvelles sources d'ins-

piration. En 1864, elle est la première femme à recevoir la légion d'honneur, des mains mêmes de l'impératrice Eugénie. C'est encore en pionnière, qu'ayant vendu son plus grand *Marché aux chevaux* pour 40 000 F or (4 fois son prix de départ), elle est la



première femme à acheter un bien immobilier à son propre nom. Ce sera le château de By et son parc jouxtant la forêt de Fontainebleau. Elle y séjournera dans la tranquillité de la campagne, loin des dérangements de la célébrité.

Depuis peu, une partie de la propriété se visite. On se rend tout d'abord dans son immense atelier qu'elle fit construire à sa convenance. On y est accueilli par un portrait en pied de Rosa Bon-



heur peint par Anna Klumpke, sa seconde compagne. Une atmosphère étrange se dégage de ce capharnaüm où se mêlent animaux empaillés, petites sculptures, têtes de chevaux, études, matériel et chevalets. Les deux grands

setters Gordon sculptés par son frère Isidore, lui aussi artiste talentueux, forment les montants de l'imposante cheminée. Si l'on ne peut visiter le labo photo qui ouvre dans un recoin de la pièce, sur un meuble ont été déposés des appareils anciens, des plaques de verre et toutes sortes d'accessoires. Une affiche d'époque, annonçant le grand spectacle de Buffalo Bill donné à Paris à l'occasion de l'exposition universelle de 1889, rappelle que Rosa Bonheur l'a rencontré, attirée par la perspective de voir enfin des bisons. Quelques vêtements de travail ou de promenade sont abandonnés sur un siège comme si elle venait de quitter la pièce.

L'on traverse ensuite le petit salon, la salle des études (préparatoires). Quantité de cartons à dessins renferment toutes les études classées par espèces animales. Au dos de certains livres, on déchiffre *Cuvier*, *Buffon*, *Les animaux de la ferme* ... On s'attarde dans le « cabinet des secrets » Y sont entreposées toutes sortes de réalisations : cyanotypes, aquarelles qu'elle pratiquait pour elle-même, caricatures humoristiques, planches anatomiques, études de paysages, comptes domestiques (la nourriture de l'aigle), permission de travestissement (c'est-à-dire de porter le pantalon), légion d'honneur ... Le parc, où se sont côtoyés plusieurs centaines d'animaux, n'est pas encore totalement réhabilité mais la roseraie et l'allée de tilleuls accueillent à nouveau les visiteurs à la belle saison, après avoir pénétré dans l'intimité de ce génie de la peinture animalière, à tort oubliée. Les avant-gardes ont éclipsé tant de talents !

Le jeu de mots est facile mais cette journée ne fut véritablement que du bonheur.

H. G.

Escapade au Portugal (du 5 au 10 septembre 2022)

5 septembre

Après un départ matinal de Bourges, notre groupe de 19 personnes a rejoint Orly d'où nous sommes envolés pour Lisbonne. Nous y avons retrouvé Claire Gréville, notre guide.

Sans plus tarder, départ en bus, sous la conduite « sportive » d'une sympathique chauffeur prénommée Ida. Direction, la ville de **Tomar** située à environ 130 km au nord de la capitale dans une région vallonnée et dominée par un ancien château fort du XIIe s, édifié par l'Ordre des Templiers, siège des Chevaliers du Christ en 1344. Construit sur une période de 5 siècles, le couvent du Christ combine tous les styles : roman, gothique, manuelin, renaissance et baroque. Le cloître est agrémenté d'azulejos, de peintures flamandes et de statues en bois polychromes. Il figure au patrimoine mondial de l'UNESCO.

Puis nous reprenons notre bus en direction de **Batalha** : installation à notre hôtel situé en plein centre-ville à une centaine de mètres du monastère, dîner et repos après cette journée bien remplie.

6 septembre

Visite du monastère des Dominicains, chef d'œuvre de l'art gothique portugais, édifié en 1388 : sa façade ouest est ornée de nombreux pinacles et tympans entièrement sculptés, d'arcades flamboyantes, véritable dentelle de pierre. Les chapelles inachevées sont d'un esthétisme exubérant. Il est lui aussi classé au patrimoine de l'UNESCO.



Puis départ pour Nazaré, port de pêche également célèbre pour ses vagues impressionnantes auxquelles seuls les meilleurs surfeurs du monde osent se mesurer. Petit tour dans les ruelles historiques et sur les hauteurs dominant un panorama magnifique. Déjeuner au centre-ville de spécialités locales et nous reprenons la route puis l'autoroute où, malheureusement, une panne mécanique va bloquer notre bus pendant près de deux heures. Mais tout le monde a pris cela avec bonne humeur en attendant sur un parking ombragé pendant que notre chauffeur, tout en gardant son calme et sa bonne humeur, se débattait avec garagistes et réparateurs venus nous secourir.

Reprise du circuit avec un petit changement de programme dû à cet incident, mais géré de main de maître par Claire. Nous prenons la direction de **Lisbonne**, où nous allons directement au Parc des Nations créé au moment de l'exposition universelle de 1998 et situé au bord du Tage. Nous prenons le téléphérique qui longe le fleuve et nous emmène jusqu'au

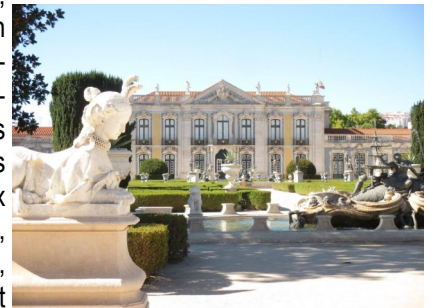
Pont du 25 avril, petit voyage très agréable nous permettant de surplomber le Tage et son embouchure ainsi que les immeubles construits pour l'exposition universelle dans une architecture moderne surprenante mais bien intégrée. Puis, direction notre hôtel situé en plein centre de Lisbonne avec, à proximité, tram, taxis, rues piétonnes et commerces.

7 septembre

La visite de Lisbonne se fait à pied, d'abord vers le quartier d'Alfama, le plus ancien de la ville, épargné par le tremblement de terre de 1755 qui détruisit 85% de la cité et fit près de 90.000 morts. Nous prenons ensuite l'ascenseur Sant-Justa pour nous rendre dans le quartier du Barrio Alto dominant la ville et le Tage. Visite de l'église des Carmes dont seuls subsistent les piliers s'élançant vers le ciel, ainsi que du musée attenant. Puis déjeuner dans un restaurant dominant la ville sur une terrasse ombragée où nous sont servies, une nouvelle fois, des spécialités portugaises.



Transfert vers la fondation Calouste Gulbenkian. Après avoir vécu à Londres puis à Paris, ce financier arménien qui a fait fortune dans le pétrole, s'établit à Lisbonne en 1942 et y crée sa fondation où l'on peut admirer ses nombreuses collections : œuvres d'artistes internationaux dont Guardi, mobilier, porcelaines, bijoux, verrerie de Lalique, art oriental, décoratif, contemporain.



8 septembre

Visite et découverte de la ville côté mer, dans le quartier de Belem d'où partit Vasco de Gama pour la route des Indes en 1497. Nous y découvrons la Tour de Belem, le Monument aux découvertes, devenu l'emblème du pays et érigé en 1960 pour commémorer le cinquantième centenaire d'Henri le Navigateur, grand explorateur portugais. Puis, visite du Monastère des Hiéronymites, superbe ensemble : exubérance du style manuelin, portail sud de style gothique très finement sculpté ainsi que l'église et le cloître.



.../...

.../... Portugal (suite)

Petite pause pour déguster les célèbres Pastéis de nata, spécialité sucrée de Belem.

Découverte de la fondation Berardo avec des collections qui couvrent la plupart des grands mouvements d'art moderne et contemporain. On y trouve des œuvres d'artistes comme Picasso, Miro, Moore, Mondrian, Duchamp, Warhol, et beaucoup d'autres.

9 septembre

Ce matin, montée vers la cathédrale, de style roman fortifié, qui fut partiellement détruite lors du tremblement de terre de 1755 et reconstruite à l'identique avec un cloître gothique et qui abrite un trésor important d'ornements sacerdotaux, reliquaires et pièces d'orfèvrerie.

Nous remontons ensuite au-dessus de Lisbonne vers un belvédère surplombant la ville avec une vue magnifique sur le Tage puis nous dirigeons nos pas vers le restaurant.

Après déjeuner, départ en « tuk-tuk » pour rejoindre notre car et prendre la direction du Palais National de Quelus, un des plus beaux monuments rococo du Portugal, construit en 1747 par le roi Pierre III. Avec de très belles salles garnies de peintures, mobiliers et azulejos, ce château a souvent été comparé à Versailles pour sa façade et ses jardins. Ce palais est destiné aujourd'hui aux hôtes étrangers de l'Etat portugais.

Dîner dans un restaurant de spécialités portugaises (la morue !) et animé par des chanteurs de fado, musique traditionnelle et typique du Portugal.

10 septembre

Pour notre dernier jour, nous prenons la direction de **Sintra**, jolie petite ville dominant une vallée verdoyante, qui

lui vaut d'être classée au patrimoine de l'UNESCO. Nous y visitons le Palais royal, d'architecture gothique et qui fut longtemps la résidence d'été des rois. Il comporte de nombreuses salles couvertes d'azulejos, à dominante bleue, représentant paysages et scènes diverses.

Nous empruntons ensuite le célèbre Pont du 5 avril pour nous diriger vers les hauteurs et la statue du Christ Roi, inspirée du Corcovado de Rio, dominant la vallée avec vue sur le Tage, les ponts, la ville, le port. Puis, déjeuner dans un restaurant original installé dans un ancien palais, avec, le temps du repas, une animation.

Notre dernière visite sera pour le Musée des azulejos, ces carreaux de faïence importés par les Maures qui avaient conquis le pays et couvrant les murs de scènes et de décors magnifiques à dominante bleue. Cet art est particulièrement développé au Portugal, jusqu'à être utilisé en revêtement de façades d'immeubles, d'embrasures de portes et de fenêtres.



Tout a une fin. Il est temps pour notre groupe, sympathique et agréable, de se diriger vers l'aéroport, emportant le souvenir d'un très beau voyage, agrémenté par un temps magnifique et commenté par notre incomparable guide, Claire Gréville, appréciée pour sa gentillesse et ses immenses connaissances.

Marie-Françoise et Didier Brunet

Quelques suggestions de livres ou de films

Au cours de nos conférences ou en suivant l'actualité, nous sommes conduits à repérer des livres ou des films susceptibles de vous intéresser. Nous avons dressé une liste, non exhaustive de ce qui est paru récemment.

- **Le Dictionnaire amoureux des musées** de la Collection Plon permet à Anne-Laure Beatrix, son auteur, d'évoquer de nombreux souvenirs personnels, elle qui a découvert très jeune les musées, a passé 10 années au musée du Louvre et fait découvrir à ses étudiants de Sciences Politiques ou de l'Ecole du Louvre les coulisses des musées. Sa présentation simple et vivante faite le samedi 14 janvier a été appréciée et la lecture de ce livre est réjouissante. Plon, 27€

- **Une histoire mondiale des musées** de Krzysztof Pomian chez Gallimard ; les 3 tomes sont maintenant parus et leur lecture est toujours aussi passionnante. Ecrite par un chercheur du CNRS qui a consacré des décennies à ses recherches, cette histoire mondiale depuis les origines des

collections jusqu'aux périodes modernes, est une somme de culture, mais reste très abordable car dans un style simple et émaillé d'anecdotes. Les illustrations sont de grande qualité.

T1 : Du trésor au musée 35€

T2 : L'ancrage européen (1789-1850) 35€

T3 : A la conquête du monde (1850-2020) 37€

- Le film **Caravage** de Michele Placido avec Riccardo Scamarcio, Louis Garrel et Isabelle Huppert relate les dernières années de la vie du Caravage, en lutte avec le Saint-Siège dans une atmosphère et une lumière « caravagesques ». La passion qui l'animait, la violence de l'époque sont tangibles et l'on aperçoit quelques-unes des œuvres qu'il réalise.

- Le film **L'ombre de Goya** de José-Luis Lopez-Linares suit Jean-Claude Carrière, avec son immense culture et sa lucidité d'analyse, dans sa redécouverte de Goya.

Visite du Musée Carnavalet le 18 octobre

l'imagine écrire ses innombrables courriers.



Au cœur du Marais, se dresse le musée Carnavalet, qui regroupe plusieurs bâtiments du XVIII^{ème} siècle et qui a rouvert après une longue et spectaculaire restauration.

Notre parcours nous fait contempler les statues qui décorèrent Paris, en particulier celles que Louis XIV souhaitait à son effigie, on voit même des tableaux montrant la façon dont la statue a été transportée grâce à des palettes de bois montées sur roulettes. Les statues ont eu des destins funestes, souvent fondues pour faire des canons, et on ne retrouve que le pied gigantesque de l'une d'entre elles !



L'éclairage naturel a été privilégié et les faux-plafonds ont été retirés. Les espaces de circulation ont été améliorés, en remplaçant souvent les marches par des parquets en pente douce.

Le circuit est assez tortueux et commence comme jadis, mais dans une salle beaucoup plus claire, par les enseignes des commerces récupérées lors des démolitions nécessitées par la grande révolution urbanistique du baron Haussmann. Beaucoup ont pu être sauvées et elles sont bien belles et très suggestives.

Puis c'est l'histoire de Paris avec la présentation d'un plan de 1637 orienté comme cela se faisait depuis le XVI^{ème} avec la Seine présentée à la verticale. La Seine, justement, joue un rôle éminent dans l'histoire et le développement de la ville, qui se construit autour du fleuve, utilise son eau, y travaille, y organise des fêtes et des jeux mais y déverse aussi tous ses déchets... Les ponts qui assurent la liaison entre les quartiers de la cité ont été largement des sujets de peintures et sont présents dans les collections. Surmontés d'habitations, ils sont souvent encombrés et la démolition de ces constructions hétéroclites devint une nécessité de salubrité.

Les réglementations en matière de construction et de sécurité furent promulguées dès François I^{er} : adduction d'eau, réalisation du premier réseau d'égouts, construction de quais. Henri IV fit également entreprendre de grands travaux et fit construire de nombreux ponts et bâtiments. Mais le plus radical fut la création des grands axes de circulation haussmanniens entraînant l'expropriation et la démolition de nombreuses habitations.

L'hôtel Carnavalet fut construit au XVI^{ème} siècle pour Jacques de Ligneris, président au Parlement de Paris, puis acquis par la famille de Kernevenoy, famille bretonne, dont le nom est rapidement transformé en « Carnavalet » plus facile à prononcer. Il est bâti selon les normes de l'époque : cour d'honneur donnant sur la rue, bâtiments en retrait, jardins à l'arrière.

La marquise de Sévigné a été locataire de l'hôtel de 1677 à 1696 et elle a adoré ce lieu. L'original d'une lettre de la marquise à sa fille Madame de Grignan est exposé dans le musée, de même que son bureau sur lequel on



Enfin le musée Carnavalet, constitué de l'hôtel Carnavalet et de l'hôtel Le Peletier de Saint-Fargeau, a ajouté aux collections la reconstitution de pièces remarquables d'autres bâtiments de la capitale, dans le but de les sauver de la destruction. C'est ainsi que nous avons pu admirer un salon de l'Hôtel de Larivière que le confesseur de la Duchesse d'Orléans s'était fait construire Place des Vosges, orné d'un plafond à caissons à l'italienne décoré par Le Brun. Plusieurs salons de l'Hôtel de Breteuil ou de Folies décorées de scènes de chasse sont reconstitués, garnis de meubles d'époque légués par une riche mécène et l'escalier de l'Hôtel de Luynes a été installé.

Des souvenirs des encyclopédistes, de savants et d'écrivains parisiens sont exposés : des chaises au dossier en montgolfière pour célébrer la prouesse de l'envol d'un ballon, des textes de l'Encyclopédie et le fauteuil très fonctionnel que Voltaire utilisait à la fin de sa vie.



Avant de quitter le musée, un dernier regard sur les façades des deux hôtels de belle facture et dont les sculptures ont été mises en valeur.

Le musée a vocation de préserver le patrimoine parisien, il nécessite plusieurs jours de visites, et c'est donc en raccourci que nous avons pu le découvrir, nous donnant envie d'y revenir pour approfondir la visite et surtout voir tout ce qui nous a échappé.

P. T-S

La Samaritaine et la Cité de l'architecture (12 janvier 2023)

Cette sortie à Paris était placée sous le signe de l'architecture.

Guidés par Frédéric Drone, nous avons tout d'abord déambulé dans le cœur de la capitale afin d'observer l'évolution des styles urbains, principalement au XXe s. Rendez-vous était donné à la Samaritaine rénovée et ses alentours.

Le destin de ce local, nommé d'après une fontaine voisine, est indissociable de celui du couple Cognacq-Jay. Ernest, à l'origine marchand de rue, avait son étal sur le Pont Neuf tandis que son épouse était première de confection au Bon Marché. Entrepreneurs, ils fondent leur premier magasin de grande distribution en 1870. Puis ils font l'acquisition de leur premier immeuble. D'extraction modeste, ils n'ont ni culture ni a priori et n'hésitent pas à le faire aménager et décorer dans le style Art nouveau par Frantz Jourdain, membre de l'école belge. Des façades jaunes aux fresques végétales attirent l'œil des passants. L'intérieur de ce bâtiment à armature métallique à la Eiffel, s'organise autour d'un escalier monu-



paons ».

Lorsqu'ils acquièrent leur second immeuble pour s'agrandir, c'est l'époque de l'Art déco, plus sobre, d'une géométrie aplatie, à l'ornementation limitée, bien localisée. Ainsi est-elle condensée sur un seul polygone métallique au centre de la façade.



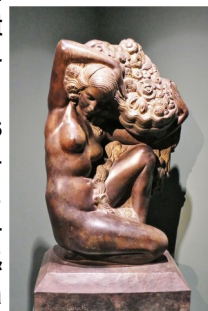
Les autres bâtiments, six en tout, présentent des styles variés : philippard, haussmannien, Art déco en marbre rose et frise de mosaïque bleue. La réhabilitation du 4^e est due au cabinet d'architectes japonais Saana et habille la façade d'un immense feuilleté de verre ondulé.

Passant par la galerie Vero-Dodat, nous découvrons ensuite le bâtiment Vaudoyer dont la façade, à l'origine disparate, s'estompe sous un parement de résille métallique au style résolument contemporain.

Puis, nous nous attardons à la Poste du Louvre que l'architecte Dominique Perrot a remodelée, laissant apparent le quadrilatère de son ossature métallique datant du XIXe s.

La suite de notre programme nous a conduits à la Cité de l'architecture qui propose une exposition temporaire illustrant les apports mutuels de la France et de de l'Amérique du nord au temps de l'Art déco. Cette problématique découle en fait de l'Histoire elle-même. Lorsque les architectes et artistes américains sont démobilisés à l'issue de la première guerre mondiale, ils en profitent pour visiter Paris et ses nouveautés. Pendant les 6 mois où ils attendent leur rapatriement, ils bénéficient à Meudon et Fontainebleau de l'ouverture d'écoles de beaux-arts à leur intention. Même plus tard, des architectes nord-américains viennent se former en France tandis que des Français œuvrent aux Etats-Unis, y compris dans des établissements où on enseigne « à la française ».

L'exposition regroupe des réalisations nombreuses et variées qui illustrent différents domaines où s'est épanoui l'Art déco. On découvre des photographies d'immeubles comme *Le bâtiment Stewart & company*, hélas détruit pour ériger à sa



place la *Trump Tower* de style tristement international. Elles côtoient les statues des *Saisons* de Pierre Fournier des Corats. Les peintures d'Angel Zarraga, prêtées par l'ambassade du Mexique, célèbrent l'amitié entre les

continents. Du mobilier est également exposé, que ce soit celui des classes de luxe des transatlantiques qui ralliaient l'Europe et l'Amérique, ou des pièces uniques telle *La commode au char* de Jacques-Emile Ruhlmann. Des vêtements féminins aux lignes fluides qui libèrent le corps sont présentées en même temps que de nombreux objets en vente outre-Atlantique : services de table, vases, flacons à parfum, boîtes et étuis en tout genre...



Si l'Art déco s'interrompt en France, le mouvement se poursuit en Amérique du nord et évolue vers des lignes particulièrement fluides et arrondies dans le style appelé *Streamline*. Cette nouvelle esthétique concerne non seulement l'architecture mais également les objets de la vie courante, qu'il s'agisse d'un grille-pain ou de l'avant d'une locomotive !

Sur la fin du parcours, le visiteur est invité, par écran interposé, à visiter Miami. Dévastée par un ouragan en 1926, elle fut uniformément reconstruite dans le style Art déco, en vogue à l'époque. Ces circonstances particulières en font la ville au monde qui possède le plus grand nombre d'immeubles Art déco.

Comme on le voit, cette journée fut l'occasion de nombreuses découvertes qui ont contribué à élargir notre horizon au-delà de nos habitudes.

H.G

Fiche technique n° 1

LA TAPISSERIE

DEFINITION : La tapisserie est un tissu fabriqué sur un métier à tisser et qui représente des motifs ornementaux.

MATERIAUX : Le principal matériau utilisé est la laine, facile à teindre et qui conserve bien la chaleur. La tapisserie décore mais aussi isole. Pour les plus riches, on peut adjoindre de la soie, rare et onéreuse, ainsi que des fils d'or ou d'argent.

TEINTURE : Au Moyen-Age, seuls les colorants naturels étaient utilisés : garance, kermès (rouge), pastel, indigo (bleu), gaude (jaune). Une vingtaine de teintures pouvaient être obtenues. Au XVIIIe s, les progrès de la chimie en ont mis à disposition plusieurs centaines, contre des milliers aujourd'hui, plus résistantes à la lumière.

METIERS DE LA TAPISSERIE :

Différents métiers correspondent à autant d'étapes dans la réalisation.

- Le premier à intervenir est le **maquettiste**, un peintre qui crée la composition. A côté d'inconnus, au fil du temps, on égrène des noms d'artistes célèbres comme Raphaël, Goya, Dali, Vasarely
- Le **cartonnier** agrandit la maquette à la dimension du métier. A noter que Jean Lurçat, lui, réalisait d'emblée ses motifs sur carton.
- Le **licier** ou **lissier** (les deux orthographes sont admises) fabrique la tapisserie selon une technique ancestrale.
- Il arrive, qu'en raison de ses dimensions ou de difficultés particulières, la tapisserie soit réalisée sur plusieurs métiers. Les différentes parties sont assemblées à l'aide de points « rentrature » par un spécialiste que l'on appelle **rentrayeur**. Il peut également intervenir dans la restauration de pièces anciennes ou lorsqu'il est nécessaire de les redimensionner.

TECHNIQUE :

Le tissage se compose de deux ensembles de fils entrelacés : les **fils de chaîne** (parallèles à la longueur) et les **fils de trame** (parallèles à la largeur). Les premiers sont tendus sur un métier. Le fil de trame qui apporte le dessin et les couleurs est transmis par un mouvement mécanique de va-et-vient. Le licier actionne des pédales qui séparent, en alternance, les fils de chaîne entre pairs et impairs. L'espace ainsi ouvert permet le passage de la navette transportant son fil de couleur, fixé par l'action vigoureuse d'un peigne. Il y a autant de navettes que de couleurs.

Le tissage peut être effectué à plusieurs mains sur un métier de **basse lice** (horizontal) ou de **haute lice** (vertical). Pour le premier, le carton est placé sous les fils que le licier écarte pour voir le motif. En haute lice, le carton est situé derrière l'artisan qui se sert d'un miroir. Le tissage s'effectue à l'envers.

Le licier peut procéder à des effets tels que le « battage », une sorte de hachure utilisée pour les dégradés de

couleurs, ou le « relais », une sorte de coupure entre deux zones de couleurs. Dans la tapisserie contemporaine, on peut multiplier les épaisseurs, introduire des « crevés » (trous) ou laisser pendre les fils.

La mécanisation des métiers Jacquard a peu touché le monde de la tapisserie.

PRECISIONS DE VOCABULAIRE :

Certaines tapisseries narratives sont représentées sur plusieurs panneaux. Chacun se nomme une **pièce** et l'ensemble



forme une **tenture**. Ainsi en est-il de la tenture de *La Dame à la Licorne* (fin XVe) ou de celle de *David et Bethsabée*, tenture du XVIe s exposée à Ecoen et qui déroule ses 75m en pas moins de 10 pièces.

Une **suite** correspond à plusieurs tapisseries tissées d'après le même carton. Par exemple, la *Tenture des Indes* a été reproduite 8 fois.

La *Tapisserie de Bayeux* (XIe), ou la *Tapisserie de la Création* (XIe – XIIe) sont en réalité des **broderies** exécutées « aux points d'aiguille ».

HISTORIQUE :

L'existence de la tapisserie est attestée depuis l'Egypte antique (3000 av JC) et sur tous les continents.

En Europe occidentale, les *Histoires* et *Mémoires* citent les tapisseries murales dès le IXe s en tant qu'éléments décoratifs dans les édifices religieux de prestige lors des grandes fêtes. Cet artisanat prend son essor au milieu du XIVe s. D'abord développé à Paris, il se déplace – guerre de cent ans oblige – vers l'Artois, la Flandre, le Hainaut et le Brabant. Aux commandes de l'Eglise, s'ajoutent celles des princes puis d'une importante clientèle privée. Outre son côté pratique, la tapisserie est objet d'ostentation, joue parfois un rôle diplomatique en tant que cadeau scellant une alliance. Lorsqu'elle est tissée de fils d'or ou d'argent, elle représente même une réserve en capital. Les motifs correspondent à des histoires plus élaborées : scènes de bataille, de chasse, événement contemporain (voyage de Vasco de Gama), épisode historique ou issu de la littérature courtoise. Les styles varient selon les époques.

.../...

Deux châteaux de la Loire le 17 décembre Langeais et Azay-le-Rideau

En ce mois de décembre, nous étions invités à parcourir deux châteaux de la Loire, chargés d'histoire qui avaient revêtu quelques parures de fête en prévision de Noël. La région a été choisie par les rois pour ériger des châteaux-forts, puis des demeures plus plaisantes, faisant assaut de fantaisies architecturales qui marquèrent la Renaissance française.

Le château de **Langeais** a conservé son aspect de forteresse médiévale à l'extérieur qui donne dans la rue principale de la petite ville tranquille. Passé le porche au-dessus des douves on arrive dans une cour offrant une façade plus accueillante. C'est Louis XI qui avait décidé de construire cette forteresse pour défendre la Touraine contre d'éventuelles attaques venant du Duché de Bretagne. La richesse des décors, des mobiliers conservés et des splendides tapisseries a été mise en valeur grâce



à l'acharnement du dernier propriétaire des lieux, Jacques Siegfried, qui le légua à l'Institut de France. C'est un peu une invitation à voir vivre les seigneurs occupant ces lieux, se protégeant des courants d'air et du froid de la pierre par des tapisseries, notamment des Flandres, avec des motifs mille-

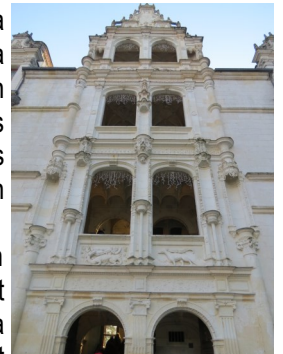
fleurs, des scènes religieuses comme le Christ sur la croix entouré par Marie et Saint Jean ou des scènes de chasse. Un superbe reliquaire aux vierges folles en bois doré du XIIIe et de beaux secrétaires montrent l'opulence du mobilier. Au dernier étage, la salle des Preux expose des tapisseries représentant l'élite de la chevalerie, dont deux viennent de l'Ancien Testament (David, Josué), trois de l'antiquité (Hector, Alexandre le Grand et César) et trois sont des chevaliers (Arthur, Charlemagne et Godefroy de Bouillon). Les tapisseries réalisées au début du XVIe siècle à Felletin et Aubusson sont dans des tons neutres et rehaussés par des fils de soie leur donnant du brillant.



Une des attractions est la découverte de la scène du mariage d'Anne de Bretagne avec Charles VIII sous la houlette d'Anne

de Beaujeu. Non seulement, des personnages vêtus des atours décrits dans les mémoriaux ont été réalisés mais la scène est commentée par Stéphane Bern dont l'apparition surprend et nous fait vivre cet événement qui s'est déroulé en secret par un froid matin de décembre 1491. Quant à la salle des banquets elle est évidemment décorée de sa majestueuse cheminée et les tables dressées regorgent de victuailles appétissantes.

L'après-midi fut consacré au riant château **d'Azay-le-Rideau**, dans son écrin de verdure et se reflétant dans la pièce d'eau constituée par un bras de l'Indre. Bijou de la Renaissance, construit par Gilles Berthelot, alors trésorier de François 1er qui connut la disgrâce quelques années plus tard. La propriété passa alors à un compagnon du roi et après la Révolution le marquis de Biencourt acquiert le château et ses descendants le vendront à l'Etat en 1905.



Au cours des siècles la construction connut des évolutions mais son aspect général demeure un exemple de la Renaissance avec des toits élevés et des fenêtres décorées et encadrées de pilastres. L'escalier large et droit qui apparaît en façade avec de larges ouvertures constitue l'entrée, il est décoré de la salamandre de François 1er et de l'hermine de Claude de France.

La ferme de toiture est imposante et superbe, et c'est par là que l'on fait commencer la visite pour redescendre ensuite dans les pièces d'apparat ou de vie, y compris les cuisines fonctionnelles, confortables et décorées aux armes des propriétaires. On aurait bien envie de s'installer dans les salons meublés pour se reposer et profiter de la chaleur des murs et des fauteuils, pour contempler de nombreux objets et aussi se plonger dans les livres.



Avant de quitter ces lieux, un tour dans le parc pour contourner le château caressé par les rayons du soleil couchant avant que les lanternes ne viennent éclairer la façade et la grande allée d'entrée bordée de chênes. P. T-S

.../... suite Tapisserie

A partir du XVIIe s, la production française concurrence celle des Pays-Bas. Dès 1530, des manufactures royales sont créées à côté des ateliers privés. Parmi les lieux de fabrication qui subsistent de nos jours, on citera Les Gobelins, Aubusson – qui rayonne dans toute l'Europe au XVIIIe s. La révolution de 1789 marque un coup d'arrêt en France faute de commanditaires. Au siècle suivant, les manufactures s'adaptent tant bien que mal aux intérieurs bourgeois et à leur mobilier.

Aujourd'hui, la tapisserie est toujours vivante. Il existe en-

core quelques écoles de restauration et de création. Les productions, purement artistiques, reflètent l'air du temps. Ainsi Aubusson « tisse Tolkien » d'après les aquarelles et les dessins originaux de l'écrivain. On réalise des œuvres mixtes qui mêlent plusieurs arts comme la « tapisserie-installation » If d'après Pascal Haudressy (Grand Prix 2014) qui fait dialoguer tapisserie, sculpture et projection numérique. Toutefois ces œuvres restent confidentielles si bien que la tapisserie demeure, dans l'esprit du plus grand nombre, à tort ou à raison, un savoir-faire du passé que l'on admire en visitant châteaux ou musées. H.G

Eugène Viollet-Le-Duc (1814 – 1944) par Manon Legros le 19 octobre 2022

Qui ne connaît Viollet-le-Duc, architecte – restaurateur, visionnaire autant que décrié ?



En 1814, il naît à Paris sous de bons auspices dans une famille de la haute bourgeoisie cultivée : père Conservateur en chef des résidences royales de Louis-Philippe et bibliophile, grand-père maternel architecte, frère peintre, oncle ancien élève de David, critique d'art qui tient un salon que fréquentent Stendhal et Mérimée. Il est très tôt passionné par l'architecture et le Moyen-Age. Rétif à une instruction académique, il se forme sur le terrain en tant qu'Adjoint aux bâtiments civils auprès de l'architecte Achille Leclère et pendant ses nombreux voyages dans toute la France mais également en Italie et en Angleterre.

Viollet-le-Duc est un homme multiple : théoricien de l'architecture (on lui doit une centaine d'ouvrages), illustrateur, décorateur, dessinateur, aquarelliste, cartographe, professeur apprécié et qui a beaucoup transmis. N'imaginons pas une personne austère. Il était réputé pour son humour et avait la plaisanterie facile, sans méchanceté.



En 1825, Mérimée, alors Inspecteur des monuments historiques, lui confie la restauration de la basilique de Vézelay, en si piteux état que tous les architectes en vue s'étaient récusés. On sait ce qu'il en a fait. Suivront des chantiers prestigieux : Notre-Dame de Paris qui menaçait ruine (remercions également Victor Hugo), la Sainte Chapelle, la cité de Carcassonne, entre autres.

Sa méthode consiste à retrouver l'idéal du Moyen-Age qui présente toujours une construction et une ornementation en harmonie. Selon ses mots « restaurer un édifice, ce n'est pas l'entretenir, le réparer ou le refaire, c'est le rétablir dans un état complet qui peut n'avoir jamais existé à un moment donné ». Il s'imprègne d'une époque, cherche des repères et aboutit à une vision de ce que doit être l'édifice. A ce stade, il peut y avoir création dans la restauration mais ce n'est pas systématique. Dans son entreprise, il se montre respectueux autant que la documentation des historicistes le permet, veille à l'authenti-



Vézelay, dessin de Viollet-le-Duc

cité des matériaux employés, recherche les carrières, fait fabriquer les outils d'origine afin que l'aspect des restaurations s'approche le plus possible de ce que le temps a épargné. Il effectue un travail monumental mais contesté par les puristes. Il est vrai que les toits en ardoise de la cité de Carcassonne ont de quoi étonner dans une région où l'on utilise couramment la tuile romaine.

Il aura davantage de liberté et pourra laisser libre cours à sa créativité dans la restauration de châteaux privés : Pierrefonds pour Napoléon III, Pupetières, Roquetaillade ... Il y adjoindra des matériaux modernes, des éléments de confort inédits et



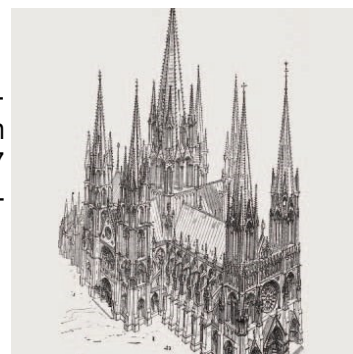
Cheminée dans le château de Pupetières (Isère)



s'épanouira dans une ornementation qui n'est pas sans annoncer l'Art Nouveau.

Château de Roquetaillade (Gironde)

Sa vision architecturale trouvera son apogée dans son projet de cathédrale idéale, à 7 flèches, qui nous a été transmis par ses dessins.



Bien des fleurons de notre patrimoine lui sont redevables. Était-il un restaurateur génial ? A-t-il trahi le passé ? A chacun de se faire sa propre opinion sur cet architecte passionné dont se recommandent nombre de ses successeurs et dont la renommée dépasse les limites de l'Europe, jusqu'aux Amériques.

H. G.



Statues de la flèche de Notre-Dame



Remparts de la Cité de Carcassonne